

(comme le répètent volontiers les anglais) sur des Etats sur lesquels le soleil ne se couche pas — et se lève moins encore — celui dont les épaules seront un jour couvertes du manteau royal, dût rester plusieurs heures dans le costume qu'il portait en naissant, c'est-à-dire sans costume.

Au risque d'empiéter sur le terrain de votre charmante ROSALINDE, — que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que j'estime déjà beaucoup — je ne veux pas terminer ce courrier passablement long, sans parler un peu modes; bien sûr, de la sorte, d'être favorablement écouté par mes lectrices. Or, vous savez que depuis six mois la plus belle moitié du genre humain s'habille, à l'exception de la jupe, comme la plus laide moitié de l'humanité: paletot, chapeau rond à plumes ou sans plumes, gilets à poches, bottines montant à mi-jambes. Le costume, aujourd'hui, est complet: les femmes portent une grande canne, comme les dames de la cour de Louis XIV! Est-ce pour tenir à distance les galants trop empressés? — C'est une question à laquelle je n'ose répondre, de peur de me brouiller avec le genre humain tout entier.

ARTHUR.

La Bibliographie de ce mois est remise au prochain numéro, faute d'espace dans celui-ci.

CHRONIQUE QUEBECQUOISE.

Québec, 3 Mars 1864.

Mon cher Directeur,

Vous m'avez demandé, il y a déjà plusieurs semaines, de vous envoyer quelque chose de collaboration pour votre gentil et excellent journal. Vous avez pris dans un sens si favorable la réponse évasive que je vous fis alors, que vous vous êtes empressé de me lier en disant à vos lecteurs dans le prospectus que vous aviez à Québec un chroniqueur avec lequel ils allaient bientôt faire connaissance. Je vous avoue que je reculerais devant la tâche que vous m'avez si obligeamment imposée, n'était cette gratuite promesse dont je me crois un peu solidaire. Car que dire à vos lecteurs par le temps qui court? Nous sommes en plein carême et en pleine session législative: la chronique en prenant le premier de ces sujets serait trop maigre, et, quant au second, vous avez, avec une prudence et un tact dont je vous félicite, banni tout sujet politique quelconque des colonnes des *Beaux-Arts*.

À vous dire le vrai, j'aurais, sous ce dernier rapport, une foule de petits incidents parlementaires à transmettre à vos lecteurs par l'intermédiaire de votre journal. La vie publique est une véritable scène où les hommes politiques qui ont les rôles se rapprochent, en plus d'un point, de ces comédiens de profession dont le grand talent est d'amuser et de faire rire le public; les coulisses parlementaires fourmillent de ces petits incidents de détails dont la connaissance, si elle était divulguée, amuserait suprêmement les lecteurs. Ce serait là, vous en conviendrez, un sujet qui prêterait beaucoup à une chronique et même à plusieurs; pour ma part, j'aimerais fort à en faire le sujet

d'un article. Mais j'en fais volontiers le sacrifice et je me borne à vous demander la permission de faire avec vos lecteurs un bout de causerie sur un sujet toujours plein d'actualité.

Chacun ici-bas a sa part de souffrances. Cette part est, plus ou moins grande, il est vrai; mais dans la distribution, nul n'est oublié.

Qui de nous tous voudrait recommencer son existence, reconquérir les joies rares et éphémères en acceptant une seconde fois les douleurs du passé? Tout au plus voudrait-on arrêter la marche du temps, et encore, pourquoi?

Parce que le temps entraîne la ruine de l'être créé pour quelques jours, et qu'il nous conduit à pas de géant vers l'éternité, vers l'inconnu.

Il est donc bien vrai que nous sommes nés pour souffrir, craindre et regretter!

À côté des larmes qui ne tarissent jamais, de ces regrets infinis, qui font partie de nous-mêmes quand nous avons aimé; à côté de ces difficultés qu'il faut vaincre, ou en face desquelles il faut courber la tête, n'y a-t-il pas ce qu'on nomme les petites misères de la vie?

Ces petites misères grandissent et prennent des proportions gigantesques quand elles atteignent les esprits faibles ou les gens qui ont le don, peu enviable, d'oublier le lendemain les douleurs de la veille. Pour ceux qui pensent et sentent, ces petites misères sont une piqûre d'épingle, sans cesse renouvelée, qui vient irriter et envenimer une large plaie. Elles se présentent au pèlerin qui voyage ici-bas, sous toutes les formes, et à toutes les heures de son pèlerinage.

— Qu'appellez-vous petites misères? me demandait hier un de mes cousins.

J'avais envie de lui répondre: — *c'est vous!* Car quoi de plus ennuyeux que ces gens qui abusent des droits du sang, pour vous harceler de leurs visites, pour entrer par la fenêtre lorsque la porte est fermée! Je suis jeune encore, mais j'ai acquis un peu d'expérience. Eh! bien, quand on entre chez moi et qu'on me dit: « Ah! vous voilà mon ami, enfin je vous rencontre... » neuf fois sur dix, je crierais volontiers à ceux qui envahissent ma pauvre chambrette d'étudiant: « Non, je n'y suis pas! »

Ceci me rappelle une invention charmante d'un bon curé de ma connaissance. Il ne demeure pas bien loin d'ici ce prêtre estimable, qui voulait à tout prix ménager le bien le plus précieux que Dieu nous ait donné, le temps; ce récit n'est pas créé par mon imagination: le désir immense de me débarrasser des importuns ne m'aurait jamais inspiré un procédé si ingénieux.

Le curé A*** avait pour voisin le curé de Z***, et trouvait ses visites trop fréquentes et trop longues. Il avait fait défendre l'entrée de son presbytère à son collègue; mais Marianne, l'unique cœrbière du curé de A***, n'était pas de force à barrer le passage au curé de Z***. Celui-ci entraît quand même en disant:

— Si M. l'abbé A*** n'est pas chez lui, je l'attendrai.

Un jour donc que l'intrépide curé avait bravé la consigne, l'abbé A*** l'entendant monter, se glissa sous son lit: c'était une position d'autant plus gênante qu'il fallut la garder pendant deux heures. Le curé de Z*** ne songeait pas à s'en aller, il lisait le journal et son bréviaire, il furetait dans la modeste bibliothèque de son ami et chantonnait de temps à autre un psaume ou un cantique. L'abbé A*** n'y tenait plus, il n'était que cram-